

See discussions, stats, and author profiles for this publication at: <https://www.researchgate.net/publication/261574602>

Le dopage entre désir d'éternité et contraintes Sociales le cas (particulier?) de jeunes athlètes de haut niveau français

Article in *Loisir et Societe* · July 2013

DOI: 10.1080/07053436.2005.10707677

CITATIONS

0

READS

66

4 authors, including:



[Dominique Bodin](#)

Université Paris-Est Créteil Val de Marne - Univ...

135 PUBLICATIONS 119 CITATIONS

[SEE PROFILE](#)



[Stéphane Héas](#)

Université de Rennes 2

143 PUBLICATIONS 106 CITATIONS

[SEE PROFILE](#)

Some of the authors of this publication are also working on these related projects:



Rare disease [View project](#)

LE DOPAGE ENTRE DÉSIR D'ÉTERNITÉ ET CONTRAINTES SOCIALES LE CAS (PARTICULIER?) DE JEUNES ATHLÈTES DE HAUT NIVEAU FRANÇAIS

Dominique BODIN
Stéphane HÉAS
Luc ROBÈNE
Anne-Sophie SAYEUX

Laboratoire d'anthropologie et de sociologie EA 2241
MCU UFR Staps de Rennes 2

Aborder le dopage ne relève en aucune façon d'un quelconque opportunisme face à une question, et non une préoccupation, particulièrement sensible et récurrente dans le monde sportif... européen du moins. Peut-on en effet aujourd'hui continuer à nier que le sport dans son ensemble, et non pas seulement le sport de haut niveau, est touché par ce phénomène dont l'ampleur semble chaque fois surprendre sportifs, éducateurs, dirigeants et politiques, *a fortiori* l'opinion publique mal informée (Martinez, 2004)? Le phénomène n'est cependant pas nouveau et de nombreuses techniques d'amélioration de la performance étaient déjà utilisées dans les jeux anciens (Laure, 1995; Coakley, 1998; Mignon, 2004). Waddington (2000) montre la chronologie de l'évolution du dopage et la généralisation de la consommation de produits dopants, et ce, depuis le premier siècle du sport. Mais l'actualité ne manque jamais de nous rappeler l'omniprésence du dopage dans le sport; soit de façon certaine: contrôles positifs, opérations de police, procès, etc., ou plus insidieuse: décès prématurés de certains sportifs, silence consensuel des anciens athlètes, cyclistes notamment, face aux «affaires», mutisme également embarrassé de certains dirigeants lorsqu'ils ne participent pas tout simplement à la dissimulation de certains faits, ou encore ne viennent pas contrecarrer, de manière plus ou moins avérée, la mise en place des tests de détection comme a pu le montrer le rapport Dubin (1990) dans le cas de l'affaire Ben Johnson, etc. La médiatisation du dopage ne met cependant en exergue qu'une portion congrue des contrevenants: ceux qui n'ont pas suivi à la lettre les conseils avisés de leur «médecin», n'ont pas

Loisir et société / *Society and Leisure*
Volume 28, numéro 1, printemps 2005, p. 211-237 • © Presses de l'Université du Québec

joué le jeu des institutions sportives qui ont pour habitude de «laver leur linge sale en famille» (Lüschen, 2000) ou encore ceux qui utilisent des produits dépassés et facilement détectables. Le chiffre des contrevenants «épinglés» semble faible dans la mesure où seuls les tricheurs les plus maladroits ou mal informés se font prendre (Waddington, 2000; Lüschen, *ibid.*). La compréhension des phénomènes de dopage dans le monde sportif est obscurcie par la récurrence de préjugés ou de jugements de valeurs. Ainsi, dans l’imaginaire collectif, les sportifs qui se dopent pratiqueraient pour la plupart d’entre eux des sports à dominante «énergétique» ou privilégiant la «force», tels que le cyclisme, l’haltérophilie, le ski de fond, l’athlétisme et quelques autres. Ces représentations laissent à penser que d’autres sports en fonction des présupposés ludiques, éducatifs ou santéistes qui les caractérisent, en seraient exempts (Bodin, Robène et Héas, 2004). Ainsi, pour certains auteurs (Brohm, 1987; König, 1995, entre autres) l’idéologie et les valeurs trop souvent laudatives attachées aux pratiques sportives ont très (trop?) longtemps oblitéré et retardé l’analyse et la compréhension du dopage tout autant que les caractéristiques essentielles du sport qui l’engendre (politique, économique, culte de la performance, etc.). Il en est ainsi, entre autres, du tennis de table, considéré comme un sport non (ou moins) énergétique que d’autres, de l’escalade appréciée comme une activité essentiellement ludique et esthétique, ou encore des différentes formes de tir (arc, pistolet, fusil, etc.) censées privilégier le contrôle de soi et la concentration. Ces interprétations ne reflètent pourtant qu’une partie de la réalité d’une construction sociale plus complexe. Comme le suggère ce spécialiste de la voile interviewé, l’expérience sportive concrète est très différente des représentations collectives dominantes:

En voile on a une réputation comment dire... de mecs un peu en marge de la société pour la plupart, souvent on nous considère non pas comme des marginaux au sens strict du terme mais comme des gens à part, un peu des soixante-huitards attardés, beaucoup ont les cheveux longs, ressemblent plus ou moins à des hippies, mais ce qui est rigolo c’est que si beaucoup nous imaginent un peu comme les surfeurs car c’est vrai que dans mon milieu aussi il est courant de se rouler un joint, à l’inverse personne n’imagine que l’on puisse se doper! Pourtant, il faut être honnête. Tu crois vraiment quand on fait de la course au large que l’on boit que de l’eau? Tu penses vraiment que l’on peut ne pas dormir sans rien prendre? Faut pas rêver! (21 ans)

Cette vision du dopage, apanage des sports à dominante énergétique, est donc, par bien des aspects, trop restrictive et caricaturale. Trop restrictive, car si elle répond à la question de savoir «qui commet majoritairement quel type d’infraction» (Ogien, 1995), elle ne répond pas à la question de savoir pourquoi. Pas plus qu’elle ne permet de passer, comme le suggéraient Elias et Dunning (1986) «du statut à l’expérience», c’est-à-dire de comprendre comment des individus pratiquant d’autres sports que ceux habituellement soupçonnés de dopage, aux comportements jugés «normaux» dans, et par, les sociétés civiles et sportives, en arrivent, eux aussi, à recourir aux substances interdites. Trop restrictive encore, du simple fait que seuls les sportifs de «haut niveau», c’est-à-dire concourant au titre des

équipes nationales, des équipes de première division ou participant à des compétitions internationales seraient corrompus. Les sportifs amateurs ou privilégiant tout simplement l'activité physique et corporelle dans un objectif santéiste ou totalement ludique seraient supposés exempts de toute consommation. Qu'en est-il alors de ces «body-builders» non compétiteurs aux muscles si saillants que les appareils de musculation les plus sophistiqués ne sauraient suffire à former par le simple travail (Ehrenberg, 1999; Martinez, 2004)? Choquet (2002) montre, par exemple, que la majorité des consommateurs de stéroïdes sont des jeunes qui pratiquent du sport en dehors de l'école sans forcément être à haut niveau. Elle montre, entre autres, qu'il existe cependant un rapport entre temps hebdomadaire de pratique et recours au dopage: près de la moitié des jeunes qui se dopent s'entraînent plus de huit heures par semaine. Trop caricaturale, car tous les sportifs vilipendés, ou du moins soupçonnés de recourir à ces produits du fait de leur seule appartenance à un sport couramment confronté à ce type de problème, ne sont pas obligatoirement dopés. Trop caricaturale encore, car les sportifs ne sont pas les seuls à se doper. De récentes études (Mohler-Kuo, Lee et Weschler, 2003; Laure et al., 2004) montrent en effet que 5 à 10% des lycéens américains et australiens consomment des stéroïdes anabolisants pour améliorer leur apparence physique. En outre, les risques encourus ne se limitent pas au seul domaine sportif, ils concernent ou peuvent s'étendre à d'autres registres de la vie sociale. Ainsi, il existe une corrélation entre l'usage de stéroïdes anabolisants et la consommation de cocaïne, de crack ou de cannabis chez les adolescents (Durant et al., 1993). Lorsque la société dans son ensemble est soumise à une médicalisation croissante, le recours valorisé à des produits est systématique. Le dopage devient alors une pratique légitime et normale: «*In fact, if people really did say no to drugs, life in most Western societies would change dramatically!*» (Coakley, 1998, p. 171).

1. De l'objet au sujet

Au-delà de cette actualité cyclothymique, faite tantôt de négation et tantôt de dénonciation du dopage, la première interrogation sur ce sujet a suivi l'interview d'un footballeur professionnel alors que nous travaillions sur le thème très distant du hooliganisme. Pressé de ne pas répondre à des questions qui ne le concernaient semble-t-il pas, il avait alors bien involontairement suscité notre curiosité en déclarant:

Je n'ai rien à dire sur les hooligans, nous, de toutes façons on ne les voit pas, on en entend parler sans plus. Je ne peux rien dire. Si vous me parliez de dopage dans le foot ou de musique alors là oui!

Sur le moment la remarque nous avait échappé et ce n'est qu'en retranscrivant l'entretien qu'elle avait émergé comme problème particulier. La seconde provient de la rencontre et de la relecture des écrits de Bernard Jeu, et plus particulièrement *Analyse du sport*, nous confrontant à la «poétique et à la politique du sport».

Résumé elliptique d'un univers social peu conventionnel qui du point de vue du sportif voit se côtoyer la réussite et l'échec, le désir d'éternité et la mort symbolique, l'effort et ce qui sert aujourd'hui bien souvent de substrat à l'effort: le dopage. Mais ce dernier n'est-il pas conçu tout simplement comme une pratique « normale » dans une société de concurrence où il faut gagner (Ehrenberg, 1999), qui glorifie et outrage ses sportifs, leurs exploits, leurs performances, leur « résistance » à l'effort en obligeant les âmes et les corps à aller à l'extrême (Vigarello, 2000), mais qui valorise, également, les conduites à risque (Beck, 1999) ?

2. Le dopage comme sous-culture déviante ou comme culture dominante ?

Le dopage, quels que soient sa forme ou les produits utilisés, dès lors qu'il dépasse la consommation par inadvertance de produits communs² (bien qu'ils soient interdits), induit un premier questionnement: répond-il à une simple méconnaissance des produits illicites ou s'intègre-t-il à une sous-culture déviante ?

Pour Becker (1963), la déviance ne doit pas être considérée comme la simple transgression, par un individu ou un groupe, de normes établies. C'est au contraire un « jugement » (*labelling theory*: théorie de l'étiquetage) rendu par la société qui désigne des comportements comme anormaux. En raison des préjugés, dont ils font l'objet, des jugements de valeurs émis sur eux, de leur hyper-médiatisation, mais à cause aussi de la législation mise en place, les sportifs font en permanence l'objet de ce type de désignation. Leur mode de vie est considéré comme extraordinaire, donc anormal. Le problème se situe cependant moins au niveau de la désignation à un moment donné que sur le plan de la carrière. Peut-on effectivement distinguer, parmi les sportifs dopés, les individus qui s'adonnent au dopage de manière occasionnelle et passagère de ceux qui l'érigent en mode et style de vie ? Il faut pour cela considérer les processus d'engagement dans la déviance. Le système d'analyse de Becker s'adapte parfaitement au dopage. Pour Becker, la déviance s'acquiert dans le cadre d'une action collective, de la participation à un groupe déviant, d'interactions et d'expériences dans lequel un individu « normal » va peu à peu trouver plaisir, mais également apprendre à mener à bien des activités déviantes avec le moins d'ennuis possibles. Cet individu « déviant » tient successivement divers rôles et positions qui, sur le long terme, peuvent s'apparenter à une carrière. Ce questionnement s'inscrit donc dans une définition culturaliste du statut et du rôle. Le rôle ne représentant que l'aspect dynamique du statut, la mise en œuvre des droits et devoirs qui constituent le statut (Linton, 1936). Pour Coakley (1998, p. 168) cependant, l'hyper-conformité au système sportif est la caractéristique de cette « déviance positive ». Alors, le sportif s'engage dans cette voie pour deux raisons essentielles: d'une part, faire perdurer l'expérience plaisante et, d'autre part, accroître ses chances d'être coopté par les autres sportifs s'il se conforme au modèle dominant. Ces raisons ont pour lui comme conséquence de fournir également un vaste argumentaire légitimant

l'usage des produits dopants qui deviendrait en quelque sorte «normal». Selon Coakley, le recours aux produits illicites n'est donc pas seulement conditionné par une nécessité physiologique. Ce questionnement revient à se demander qui sont les sportifs dopés et s'ils ont des caractéristiques communes en termes de carrière déviante? Nous tenterons de répondre ici à cette question à partir de deux points essentiels: le désir d'éternité exprimé par les sportifs et les contraintes sociales, en tentant de comprendre comment un athlète, quel que soit son sport, en arrive à consommer des produits interdits.

3. De la méthode

Afin de dépasser la question médicale et les *allant de soi*, nous avons eu recours, pour cet article, aux histoires de vie (Becker, 1986; Demazière et Dubar, 1997) de 14 jeunes sportifs professionnels ou amateurs qui, soit appartiennent aux listes de haut niveau, soit font partie des 50 premiers athlètes de leurs fédérations (3 footballeurs, 3 cyclistes, 3 athlètes, 2 surfeurs, 1 pongiste, 1 tennisman, 1 pratiquant de voile) sur un total de 21 individus interrogés. Tous les entretiens ont été enregistrés et retranscrits.

Quatre critères principaux ont orienté le choix et la sélection des interviewés:

- la diversité des sports pratiqués, pour aller à l'encontre des critiques que nous avons précédemment émises, en matière de préjugés et de représentations concernant les sports qui seraient plus, ou moins, que d'autres sujets au dopage. Nous avons ainsi écarté deux footballeurs, par tirage au sort, pour que le football ne soit pas surreprésenté par rapport aux autres sports.
- l'utilisation d'un «réseau», le premier sportif interrogé nous proposant de nous mettre en relation avec des amis qui se dopaient comme lui. Les suivants ont fait de même.
- la volonté d'homogénéiser les interviews en interrogeant:
 - des athlètes jeunes et en devenir, ils ont tous entre 16 ans et demi et 21 ans, moins critiques peut-être à l'égard du dopage que n'auraient pu l'être leurs aînés en fin de carrière. Pour interroger les mineurs, nous avons demandé l'autorisation des parents mais aussi de leurs fédérations, en leur indiquant que nous réalisions une enquête dont l'objectif était de comprendre les représentations que les sportifs avaient du dopage. En présentant notre recherche de cette manière, nous avons évité aux athlètes d'être désignés comme dopés. Deux familles seulement ont refusé que leur fils soit interviewé.
 - des sportifs masculins pour écarter tout problème de comparaison lié à la nature et aux différences de pratiques hommes/femmes.
 - des athlètes de haut niveau ayant réalisé des performances internationales.

- Le fait que tous aient recours à une (ou plusieurs) des substances et/ou des méthodes interdites en permanence, en compétition et à l'entraînement, lesquelles sont répertoriées par l'AMA (Agence mondiale antidopage)³. Nous avons préféré utiliser cette liste, tant la difficulté est grande de tenter d'élaborer, comme l'a montré Laure (2000a et b), une définition du dopage, une distinction entre naturel et artificiel, entre soin et dopage, de nuancer la dangerosité ou l'intérêt des produits.

En raison du relatif secret qui entoure le dopage, et, par conséquent, les sportifs qui y recourent (Coakley, *op. cit.*), nous ne pouvions pas échantillonner nos interviewés au prorata du nombre de licenciés dans chaque sport. Notre étude n'est donc pas généralisable. Elle constitue un ensemble de points de vue indigènes aux sports qui met en évidence les ruptures sociales, voire qui fait émerger des similitudes, entre des sportifs contactés à travers un réseau d'amitiés dont le footballeur cité précédemment fut le point de départ. Tout au plus cherchons-nous à en favoriser la *transférabilité* par une description détaillée des résultats de l'expérimentation et le journal réflexif (Marshall et Rossman, 1989).

Six grandes questions ou thèmes structurent les entretiens :

1. Quand et comment avez-vous commencé à faire du sport ?
2. Quelles étaient vos motivations quand vous avez commencé la pratique sportive ?
3. Pourriez-vous me dire comment et quand vous en êtes arrivé à vous doper ?
4. Vous doper a-t-il été un choix personnel ou bien quelque chose ou quelqu'un vous a-t-il influencé ?
5. Si vous pouviez prendre un produit dopant qui vous garantirait la victoire dans chaque compétition dans les cinq années à venir sans jamais être contrôlé positif mais qui causerait votre mort, le prendriez-vous ?
6. En vous préparant mieux physiquement et psychologiquement, en travaillant et en progressant techniquement ou tactiquement, pensez-vous que vous pourriez obtenir les mêmes résultats ?

Nous avons choisi de ne pas en faire une trame fixe, mais de laisser une marge de liberté et de relative spontanéité à nos interviewés de manière à faire émerger comme le suggère Morin (1984, p. 219) «la personnalité, les besoins essentiels, la conception de la vie des interviewés». Très souvent d'ailleurs les thèmes que nous souhaitions aborder sont apparus sans que nous ayons à les solliciter, confirmant ainsi les propos de Morin pour qui l'entretien est un combat permanent entre inhibition et exhibition dont le dénouement se fait dans la durée au profit des forces favorisant l'extroversion «à partir du moment où la parole de l'interviewé est libérée des inhibitions et devient une communication» (*Ibid.*, p. 220). Notre objectif étant de mettre en évidence la signification du dopage pour les participants ainsi que l'expérience qu'ils en ont, nous nous contenterons

d'interroger, ci-après, les «homologies structurales», de ces différents récits tentant ainsi après avoir découvert «la diversité des points de vue [...] d'y mettre un ordre fondé sur les matériaux recueillis (*grounded theory*)» (Demazière et Dubar, 1997, p. 103). Les «homologies structurales», issus de la sémiotique narrative (Greimas, 1966, 1970) comparent les ruptures et continuités des histoires de vie recueillies à travers le repérage d'expériences communes à différents individus, l'identification d'épisodes biographiques similaires mais, aussi et surtout, dans l'émergence de logiques sociales et d'univers de croyances partagés (Demazière et Dubar, *ibid.*). Un repérage en trois niveaux des discours a été utilisé (Barthes, 1966, 1981):

- le niveau des fonctions dans lequel se déploient les différents événements qui émaillent le récit. Ces événements racontent le parcours de nos interviewés en réponse à la question: «Pourriez-vous me dire comment vous en êtes arrivé à vous doper?»;
- le niveau des actions qui mettent en scène des «actants», c'est-à-dire des personnages qui sont intervenus, ont participé, ont agi pour faciliter, ou à l'inverse contrecarrer, le recours aux produits dopants;
- le niveau de la narration, qui met en évidence la dimension dialogique du récit, dans lequel le narrateur défend son point de vue, émet des arguments et des thèses, pour convaincre, notamment, l'interviewer.

Les homologies que nous discuterons seront donc des catégorisations *a posteriori* des discours tenus par nos sportifs à partir de ces trois niveaux d'analyse.

4. Discussion

4.1. Du désir d'éternité...

La première similitude qui émerge de leurs discours est un important désir de réussite sportive, un besoin de visibilité et de reconnaissance sociale, qu'Ehrenberg (1986, 1991), dans un tout autre domaine, celui du supportérisme et du hooliganisme, qualifiait de rage de paraître. Leurs propos sont éloquentes à ce sujet, il ne leur suffit pas de gagner, ils souhaitent surpasser leurs adversaires tant au regard du résultat (la victoire), du nombre et de l'importance des titres conquis (champions olympiques, du monde...) que de l'écart, de la distance, qu'ils ont ou sauront mettre entre eux et leurs rivaux.

Gagner, c'est bien, je te dirai que c'est l'essentiel, bien sûr, mais ce que je veux, moi, c'est être un champion incontestable. Je veux que mes adversaires quand ils me rencontrent qu'ils sachent déjà à l'avance que je suis le plus fort, qu'ils ne peuvent pas me battre, qu'il y a une différence énorme entre eux et moi (18 ans)

Ce n'est donc pas tant le résultat qui compte que la qualité de la performance, qualité qui leur permettra, du moins le pensent-ils, d'être connus et de passer à la postérité. «Quand on a des résultats sportifs, ça reste gravé dans l'histoire», marquer

le(ur) sport de leur empreinte revient à nier l'usure du temps, et finalement la mort puisque «la dualité entre la vie et la mort est, au moins sur le plan symbolique, omniprésente dans l'expérience sportive» (Chamalidis, 2000, p. 128, 129). Pour le sportif «perdre c'est mourir» (Jeu, 1987). Certains n'hésitent pas à affirmer qu'ils veulent devenir des héros, reconnus et adulés, riches et célèbres.

Moi, tu sais ce que j'aimerais, c'est être un champion, bien sûr, gagner le plus de titres possibles, mais, je voudrais surtout que l'on se souvienne de moi comme quelqu'un qui a marqué son sport, comme celui qui a réalisé des exploits, je ne sais pas moi quand on parle par exemple Waldner, c'est un héros, il a été deux fois champion du monde, champion olympique, deux fois champion du monde par équipes. Les autres quand ils parlent de lui, c'est un mythe. T'es pas considéré de la même manière. (16 ans et demi)

Ce discours est d'autant plus intéressant que ces jeunes sportifs ne sont pourtant pas disqualifiés socialement. Pour la plupart d'entre eux, ils n'appartiennent pas aux classes sociales défavorisées (11 d'entre eux sont même issus des classes moyennes ou supérieures), les APS qu'ils pratiquent se situent à tous les niveaux de l'espace social des sports (Pociello, 1981, 1995). Leurs propos ne s'inscrivent donc pas dans un quelconque discours de revanche ou de requalification sociale.

En reprenant dans nos entretiens les questionnements de Mirkin et Hoffman, (1981) et de Goldman, Bush et Klatz (1984), («*if you could take a pill that would guarantee you would win every event for five years and never test positive but then would cause you to die, would you take it?*»⁴), 11 sur 14 ont déclaré qu'ils n'hésiteraient pas à recourir à un nouveau produit dopant si celui-ci leur permettait de gagner même s'il réduirait leur espérance de vie. Deux remarques s'imposent immédiatement: tout d'abord la proportion remarquable et très nettement supérieure aux études de Mirkin et Goldman (78,57% dans notre enquête au lieu de la moitié) de ceux qui prendraient ce risque peut aisément s'expliquer (peut-être) par le fait qu'ils sont tous déjà engagés dans le dopage; leur jeunesse ensuite qui leur fait tout à la fois composer avec les normes et les valeurs habituelles (Galland, 1998) et leur laisse penser qu'ils sont «invincibles». Leurs réponses sont peut-être faussées par leur âge, leurs espoirs en la médecine ou tout simplement parce qu'à l'aube de leur vie (ils ont pour la plupart entre 16 et demi et 18 ans) la mort leur semble un épilogue lointain. Les risques pris ici vont parfois jusqu'à l'ordalie, à moins qu'ils ne servent tout simplement à donner un sens à leur existence, acceptant les dangers pour privilégier leur réussite sociale, et préférant le risque d'une mort jouée à une vie ordinaire (Le Breton, 1991, 2001). Un seul entretien aborde ce problème de manière très explicite: «*Je te réponds cela mais en fait, en même temps, je me dis que dans 5 ans les progrès de la médecine seront tels que ce ne sera pas vrai!*» (18 ans), les autres se contentant de dire «*de toute façon, on verra*» ou encore «*mourir de ça ou d'autre chose*». Bloor et al. (1997) et Monaghan (1999) montrent que les sportifs dopés développent une forme de «savoir indigène» sur les effets nocifs des produits dopants qui viennent concurrencer et annihiler, en partie du moins, les discours de prévention.

Mais leurs propos ne sont pas sans nous rappeler ceux de Jeu (1977, 1987) et Brohm (1992, 1993). Le sport moderne de haut niveau glorifie les vainqueurs alors que les perdants, quant à eux, disparaissent et meurent symboliquement : on ne se souvient que du nom du vainqueur jamais du deuxième. Poulidor est à ce niveau exemplaire ; il fait partie des « héros magnifiés » (Duret, 1993, 2003), car il était peut-être porteur de valeurs sociales dans lesquelles se reconnaissaient ses supporters. Avec l'obligation de résultat dans un monde concurrentiel où ne pas se doper c'est déjà pour le sportif accepter de se priver de victoire, « le risque de la mort réelle, s'adonnant au dopage, à celui d'une mort symbolique, celle de la défaite » (Jeu, 1977, p. 9) se retrouve explicitement dans sept entretiens :

Pour être honnête, tu sais, je me vois pas ne pas me doper et regarder sans cesse les autres, qui eux se dopent car dans mon sport, à haut niveau, parmi ceux qui font des résultats, je n'en connais pas qui ne se dopent pas, alors moi je ne vois pas les regarder gagner alors qu'en prenant le bon truc je peux faire aussi bien ou mieux que j'ai plus de capacités qu'eux. Non, non honnêtement non... même si je sais que cela peut avoir des conséquences sur ma santé, même si je sais qu'il y a des athlètes qui sont morts jeunes : regarde Griffith Joyner personne ne sait. Mais bon tu crois que j'ai le choix, je veux devenir un champion alors... (18 ans)

L'amélioration des techniques et des matériels, l'accroissement des charges d'entraînement, les procédures de plus en plus sophistiquées de détection et de sélection des jeunes talents, l'abaissement de l'âge de début de la carrière sportive tout autant que le recours à la préparation mentale ne suffisent plus. L'importance accrue du record (Brohm, 1992) dans un monde où la quantification est reine (Héas, 2005) participe de la construction du mythe du héros des temps modernes. La concurrence est telle que la rentabilisation de l'acte sportif passe désormais malheureusement bien souvent par l'utilisation des « drogues de la performance » (De Mondenard, 2000). Pour de jeunes athlètes, le dopage est considéré, illusoirement bien souvent, comme un moyen supplémentaire, voire une certitude, d'accéder à la victoire, de vivre et d'exister :

Bon honnêtement, tu regardes X, tout le monde sait qu'il se dope alors si moi je peux prendre, si je peux me payer le même type de produit et de préparation que lui tu crois que je vais me priver ? Avec ce qu'il prend, je suis sûr de faire les meilleures performances dans ma catégorie. C'est impossible autrement. (17 ans)

Mais la question philosophique de Jeu (1987) et l'évolution du sport vers un système valorisant les records (Brohm, 1993) se limitent cependant au sport de haut niveau, négligeant ou méconnaissant le fait que le recours au dopage touche une population de plus en plus jeune mais également hétérogène au regard du niveau de pratique. Le sport de haut niveau n'est plus le seul à être concerné par ce fléau, « en tous les cas, le dopage n'est plus dans les marges du sport » (Ehrenberg, 1999, p. 135). Tous les athlètes interrogés, appartenant à l'élite sportive nationale, ne deviendront pas des champions du monde. Beaucoup affirment qu'ils ont des amis, des connaissances qui, bien qu'évoluant à un niveau moindre, ont recours au dopage.

Bon, moi, à mon niveau, c'est normal que je me dope, mais dans mon sport t'as des jeunes, ouais, des gamins de 13/14 ans qui prennent déjà des trucs. Bon, c'est plus ou moins efficace parce que ce qu'ils trouvent, c'est pas le top, mais bon ils ont intégré l'idée que pour gagner il fallait se doper et pourtant eux ils sont nuls, ils seront jamais forts!! (19 ans)

Moi, tu sais y a un truc qui me fait flipper quand même, c'est que t'as de plus en plus de jeunes qui se dopent. Dans ma fédé, personne ne contrôle rien de toute façon. Le tout, c'est que tu sois bon. Alors comme y a plein d'argent à gagner chez nous, t'as des jeunes qui se dopent pour devenir bons, pour courir plus longtemps, pour être moins fatigués parce qu'ils espèrent que comme ça ils deviendront pros. (19 ans)

Un certain nombre de contraintes sociales semblent donc bien aujourd'hui favoriser la prise de produits dopants, chez les sportifs de haut niveau mais aussi chez ceux qui, à tort ou à raison, espèrent le devenir.

4.2. ... aux contraintes sociales.

Quatre contraintes sont fréquemment évoquées par nos sportifs : la progressive emprise économique sur les sports, l'influence des pairs dans la prise de produits dopants, celle de l'entourage sportif (médecins et entraîneurs) et la volonté de réussite induite par l'entourage familial.

4.2.1. Dopage et emprise économique sur les sports.

Le secteur économique est devenu un élément capital du sport professionnel tout autant qu'amateur. «Objet de scandale médiatique [le dopage est] aussi une remise en question de l'éthique sportive [...] dérive née de l'inceste des sponsors et du spectacle» (Vigarello, 1999, p. 75). Certes, les affaires économiques et financières ne sont pas nouvelles et les compromissions de toutes sortes accompagnent le sport depuis sa genèse. Si, en ce début de XXI^e siècle, le sport est devenu un spectacle ludique, l'offre télévisuelle en matière sportive n'a cessé de croître pour atteindre pratiquement 2 903 heures en France, en 2002, sur les seules chaînes hertziennes. Un grand nombre de chaînes de télévision européennes, affranchies de la tutelle du service public, et des sociétés audiovisuelles portées par la vague des nouvelles technologies de l'information, se sont emparées des pratiques sportives participant à une course à l'audimat et aux parts de marchés créant les conditions d'une véritable bulle spéculative où les informations sportives deviennent des vecteurs de communication institutionnelle (Bouaoula et Wille, 2004; Bodin, Robène et Héas, 2004 p. 91 et *passim*). Les sports, reflet culturel de nos sociétés modernes, encouragent la compétition sociale, la réussite socioéconomique et le culte du corps poussé à l'extrême. Car ce n'est pas et plus seulement les valeurs traditionnellement portées par le sport qui se trouvent véhiculées aujourd'hui à travers les médias. On ne parle plus d'effort, d'abnégation, d'éducation, comme au temps «des forçats de la route» ou de Swiateck⁵ qui, dans une interview au journal sud-ouest (20 juillet

2001), déclarait « mon salaire de l'époque était une misère comparée aux sommes qui circulent actuellement dans le milieu pro mais j'avais le privilège de ne faire que du football. On jouait pour des cerises mais j'étais heureux de mon sort car je savais qu'il n'était pas celui de tout le monde ». Bien souvent aujourd'hui, la réussite financière des athlètes, le coût de leurs transferts, les sommes sans cesse croissantes gagnées, sommes qui n'ont plus rien à voir avec la réalité des efforts consentis et la brièveté de la carrière, sont mis en avant (Robène, 2005). Qu'un joueur comme Zidane perçoive par semaine ce qu'un ouvrier payé au SMIC⁶ en France, ne gagnera pas en quatorze ans ne semble choquer personne.

Mais les jeunes sportifs interrogés sont marqués par ces images. Leurs réponses sont éloquentes. S'ils veulent aujourd'hui surclasser leurs adversaires, ils associent tous cette domination aux retombées économiques qu'ils peuvent obtenir.

C'est vrai que tu peux pas nier non plus que si t'es bon, si t'es un champion, tu gagnes beaucoup d'argent. Finalement, moi, j'ai toujours aimé le sport mais quand j'étais gamin je voyais dans les magazines les joueurs de foot qui gagnaient plein d'argent, qui avaient des voitures de sport, qui étaient avec des super-nanas, bon ben, tout te fait rêver! Tu dois trouver ça ridicule mais quand t'es jeune, je sais pas ce qui te motive en premier, c'est un tout je crois, c'est l'idée générale que tu te fais de ton sport et ce que tu rêves qu'il va t'apporter. (19 ans)

La réussite financière est à leurs yeux indissociable de la réussite sportive. En reformulant la question de Mirkin et Goldman, et en y incluant non seulement la dimension de victoire mais aussi celle de gain financier, tous, sans exception aucune, se déclarent prêts à prendre des produits s'ils peuvent leur permettre de gagner et de devenir riche.

Il faut le dire, moi, quand je suis bon, quand je fais des performances, je gagne du pognon, beaucoup d'argent même parfois, si je suis au plus haut niveau, mes contrats publicitaires sont plus importants, alors, oui, sans hésitation s'il faut que je prenne quelque chose pour gagner ou pour rester à haut niveau, c'est sans hésitation. La carrière est trop courte. (20 ans)

La réussite sportive ne s'inscrit donc plus (seulement?) dans le registre éducatif. Les fonctions mises en exergue sont celles de la réussite sociale à travers le pouvoir économique. Le sport change ici d'objet, il n'est plus pratiqué pour lui-même, mais afin d'obtenir notoriété et richesse. Dès la Grèce antique, réussite sportive, gloire et prospérité pouvaient se confondre. Mais si le sport et la victoire offraient à quelques-uns la possibilité de devenir *Géné*, d'occuper une place importante dans la Cité, ou de recevoir avantages et subsides, « il y a loin de cet usage économique du sport antique à son poids économique d'aujourd'hui » (Bodin et Debarbieux, 2001, p. 19). Ce n'est plus l'effort et le plaisir qui sont valorisés, mais la réussite socio-économique de sportifs dont l'image, à l'instar de footballeurs comme Nicolas Anelka Fenerbahçe ou David Beckham du Real de Madrid, ne peut décemment pas toujours servir de modèle identificatoire à la jeunesse sportive en raison de leurs

comportements si souvent dénoncés par les journalistes mais aussi les dirigeants sportifs eux-mêmes en dehors du sport. Comme l'a récemment souligné la journaliste du *Time*, Jennie James, à propos de la transfiguration économique du sport européen: «*Money may not be the root of all evil, but its ability to taint is becoming acutely apparent*»⁷ (James, 2000, p. 51). L'argent exerce ainsi aujourd'hui un pouvoir à double valence: moteur du système des sports dont il participe à accroître le développement et corrompeur des valeurs traditionnellement acceptées comme fondant les principes essentiels du sport dans un esprit coubertinien. Comme le soutiennent Bette et Schimank (1995), l'économique prend ici le pas sur la politique⁸ dans le développement du dopage en raison du principe de performance lié aux intérêts commerciaux et économiques.

4.2.2. *La première fois ou l'influence des pairs*

Si la mutation socioéconomique du sport peut être éventuellement le catalyseur de la prise de produits interdits, tous nous parlent également de la «première fois» d'une façon qui n'est pas sans rappeler la première cigarette ou le premier joint:

Tu sais, la première fois que j'en ai pris, je ne crois pas, j'en avais vraiment envie. Peut-être un peu de curiosité, mais de la peur aussi. Mais j'avais dans mon groupe, j'avais des copains qui en prenaient et, bon, ils m'ont un peu poussé en me disant «essaies, tu verras, c'est super tu n'es pas fatigué, tu récupères plus vite...» bon alors, t'as plus ou moins envie et puis tu veux pas passer pour un con non plus aux yeux des autres et bon c'est comme cela que c'est arrivé (18 ans)

La première fois, c'était un produit nul, mais bon mes potes en prenaient et puis ils m'ont poussé. Je ne crois pas qu'il était très efficace, enfin, j'ai pas senti une vraie différence. Mais je l'ai fait sinon ils se seraient moqués de moi. Comment te dire, j'ai fait ça comme quand tu commences à fumer, quoi, un peu pour la provocation et un peu pour avoir l'air d'un homme! C'est vrai que j'avais envie de savoir aussi et de faire comme les autres (19 ans)

Jeu, provocation, envie de savoir, de connaître, pression «du groupe de pairs qui joue un rôle d'incitation», à l'image de ce que décrit Le Breton pour la vitesse en voiture et les rodéos urbains (2001, p. 50), toutes ces raisons neutralisent les préceptes parentaux tout autant que les discours éducatifs que peuvent tenir, officiellement, les fédérations.

C'est la curiosité, le fait d'être «capable de», mais également le ras-le-bol de savoir que l'on s'entraîne parfois pour concourir avec d'autres qui n'utilisent pas les mêmes armes que nous qui poussent bien souvent au passage à l'acte. Tous, à ce niveau, sans exception, ont le même discours:

Tu essaies et puis après tu continues parce que c'est vrai tu te sens bien parfois mais c'est aussi dans la tête on se sent à égalité avec les autres, on a les mêmes chances (18 ans)

Bon attends, il arrive un moment où tous les beaux discours moralisateurs sur le dopage, ses conséquences, les risques pour la santé, la triche et tout ça, ils ne tiennent plus. Non, mais c'est vrai! Quand t'es à haut niveau tu crois

vraiment que tu as le choix? Bien sûr que non! Il n'y a que les spectateurs ou quand t'es jeune pour croire qu'à haut niveau il n'y a que l'entraînement qui compte. Moi, je peux t'assurer que dans mon sport 100% des 50 premiers athlètes se dopent! 100%! Alors t'as le choix! T'as le choix de faire comme eux et de rester dans la course ou t'as le choix d'être propre comme ils disent et de regarder les autres gagner!!! Je dirai même pire de regarder des chèvres gagner, des mecs qui ont aucune qualité et qui n'y arriveraient pas sans cela!
(21 ans)

La première fois est donc faite de défi et de curiosité, de désir de réussite tout autant que d'indignation de ne pas être sur le même pied d'égalité. Certes, tous ne cèdent pas à la tentation et certains préfèrent parfois abandonner le sport que de continuer à concourir d'une façon qui ne leur laisse aucune chance, comme ce fut le cas pour Christophe Basson, coureur cycliste, en 2001. Mais les discours faussement indignés des fédérations sont ici pris en défaut par le manque de contrôles longitudinaux, de contrôles vraiment inopinés, de sanctions réelles et exemplaires tout autant que le fait de fermer les yeux sur ces athlètes qui s'échappent de la halle des sports de l'INSEP (Institut national du sport et de l'éducation physique)⁹ par les fenêtres afin d'éviter le contrôle du médecin. La «première fois» pourrait à la rigueur être empêchée si le triptyque inspection-transgression-punition était réellement appliqué et souhaité, la menace de la répression pouvant suffire à éviter bien des délits (Boudon, 1991).

4.2.3. *Les parents*

Mais se peut-il que les parents ne se rendent compte de rien? Ne posent-ils jamais de question par rapport aux changements de comportements de leur enfant au regard du sommeil, par exemple, des habitudes alimentaires, etc.? Imaginent-ils que le dopage, s'il est présent dans le sport, épargne forcément leur progéniture? Trois attitudes se détachent ici.

La première: les parents ne demandent rien. Ils savent que le dopage existe dans le sport pratiqué par leur fils. Mais ils feignent d'ignorer, ne veulent pas savoir ou ont, peut-être tout simplement, peur de savoir sans ne rien pouvoir y changer, à moins qu'ils soient démunis et ne sachent pas comment aider leur enfant à changer.

Bon, moi, je fais un sport connu et réputé pour le dopage. On ne peut pas le nier. C'est vrai. Et toutes les affaires qui ont éclaté au grand jour, Festina, le Tour de France, le Tour d'Italie où les policiers ont même retrouvé des caissons, tu sais, comme pour les plongeurs pour oxygéner les athlètes, et tout ça, bon ce n'est que l'arbre qui cache la forêt, c'est bien pire que cela. T'en as qui doivent se lever la nuit et marcher à intervalles réguliers pour faire circuler le sang. Si tu regardes le Tour de France, t'as les deux tiers du peloton qui est allergique, allergique à je ne sais pas quoi, mais comme cela ils prennent de la Ventoline®. Eh bien depuis que je suis passé pro, je peux te le jurer, jamais mes parents m'en ont parlé! Jamais! Pourtant ils savent que tout le monde

prend et donc moi comme les autres! Mais jamais! Pire mon père lui aussi a été coureur alors? Que ma mère pose pas de question, mais mon père? Jamais! Tout le monde fait comme si... et j'ai des copains, c'est pareil. (20 ans)

Ceux encore dont les parents l'ont appris, par maladresse, en trouvant des produits et qui embarrassés en ont parlé en insistant simplement sur les risques encourus, sans pour autant fixer des interdits.

Moi, tu sais, je rentre chez moi toutes les deux/trois semaines. Alors je ramène mes sacs avec toutes mes affaires à laver. D'habitude, je fais gaffe mais, là, je ne sais pas... Toujours est-il qu'il restait une boîte au fond d'un des sacs avec un produit qu'on fait passer d'Italie et qui sert normalement pour les gens atteints de cancers et ma mère l'a trouvée. Comme cela lui semblait pas normal, elle m'a montré la boîte, je lui ai dit que je n'avais rien. Bon, je l'ai rassuré. Je lui ai dit que je n'avais pas de cancer mais que, bon, c'était un produit qui me servait pour être meilleur. Elle m'a dit de faire attention et puis rien d'autre. Elle ne m'en a plus jamais reparlé. Bon elle n'ose peut-être pas, elle sait peut-être pas quoi dire, elle a sûrement peur, bon, enfin, toujours est-il qu'elle en a jamais reparlé. Elle l'a sûrement dit à mon père mais rien, silence radio! (18 ans)

Il existe à ce niveau un déni. Les parents feignent d'ignorer par peur du dopage, par peur de ce qui peut arriver à leur enfant, tout autant que par impuissance face à un phénomène qui les dépasse. Ces attitudes ne sont pas sans rappeler ici l'attitude démunie de nombreux parents face à la toxicomanie avérée de leurs enfants (Duprez et Kokoreff, 2000). C'est un retour sur eux-mêmes, sur l'éducation et l'accompagnement qu'ils leur ont octroyé. Des regrets peut-être aussi par rapport au sport qu'ils ont parfois été encouragé à pratiquer.

Pour être franc avec toi, y a un truc qui m'a marqué, ça, je ne peux pas l'oublier. C'est le jour où mon père a su que je me dopais, comme ça par hasard. Il a vu les produits que je prenais. Il m'a regardé, je n'oublierai jamais ce regard, c'était... je ne sais pas un mélange de peur et de tristesse, je ne saurai pas te dire. Il m'a simplement dit «fais attention à ce que tu fais quand même» et puis c'est tout on en a jamais reparlé depuis. C'est vrai qu'il sait aussi que, chez nous, c'est un passage obligé pour ainsi dire! (17 ans)

Mais c'est aussi parfois accepter pour que son enfant réussisse et qu'un peu de sa gloire rejaillisse *in fine* sur eux. Les propos sont éloquentes :

Mon père quand il a su, il m'a simplement dit fais attention mais de toute façon si tu veux réussir... et puis, voilà, il sait, mais il m'en a jamais reparlé. (18 ans)

Mon père lui il a été sportif à haut niveau aussi alors la musique il la connaît. Lui aussi, il a pris des produits quand il était plus jeune. Un jour, on en parlé, une fois pas plus, il m'a dit «si t'as envie d'en parler on peut en parler mais je sais comment cela se passe, c'est comme cela, si tu veux être le meilleur je ne pense pas que tu aies vraiment le choix» bon, je n'en ai jamais reparlé avec lui. Peut-être qu'il aimerait et que cela le rassurerait. Bon et puis après, de toutes façons cela servirait à quoi qu'il sache ce que je m'envoie. (20 ans)

Le désir de réussite sociale des parents pour leurs enfants vient ici contrecarrer toute action contre le dopage, car tous les parents de nos jeunes sportifs ont un point commun : ils ont inculqué une volonté de gagner en insistant particulièrement sur l'importance du résultat sur la « forme », c'est-à-dire les progrès enregistrés, le comportement de gagnant et, par conséquent, la victoire.

Moi, mon père, il m'a toujours dit : « il n'y a qu'une seule place qui compte la première rien d'autre. (20 ans) »

J'étais tout petit, c'était même pas le même sport, je faisais du judo à l'époque, mais mon père il voulait qu'une chose : que je gagne et que je sois le premier. Ça m'a marqué je peux te le dire, car chaque fois que je suis dans une compét importante et que ça va mal, j'y repense et je me dis « vas-y, il n'y a qu'une place importante, la une, le reste on s'en fout. (18 ans) »

4.2.4. Médecins et entraîneurs

Si les parents, de nos athlètes dopés, ne luttent pas contre le dopage avéré de leurs enfants, voire, éventuellement, ont eu un rôle involontaire dans la prise de produits, effet pervers de leur volonté de voir leur fils gagner ou être le premier, aucun par contre n'a fourni de produit à son enfant.

Tous nos sportifs sont unanimes à ce sujet. C'est d'abord le milieu qui veut cela, certains sports étant plus « imprégnés », par l'entourage sportif (médecins et entraîneurs), que d'autres par le dopage, comme nous l'avons évoqué précédemment.

Là, on est dans un... bon, je peux pas te donner de nom, c'est pas possible, mais, comment j'en suis arrivé à me doper ? En fait, il y a deux phases. La phase artisanale. Tu prends des produits comme tu peux, c'est pas la joie, généralement ils sont pas terribles et puis ils te coûtent chers et puis il y a la phase pro entre guillemets. Il faut le dire, moi, c'est un entraîneur qui m'a dit un jour « bon, les produits que tu prends, je suis au courant, c'est bien mais c'est pas ça, tu peux te faire piquer, ils sont facilement détectables et puis il faut organiser tout cela. Tu commences à faire des perfs alors on va s'arranger ». C'est vrai, on s'est arrangé, c'est lui qui nous approvisionnait, la prise de produits était programmée, tout quoi... (18 ans) »

J'ai commencé d'abord avec les produits que m'avait conseillé un ancien et puis, un jour il y a un gars qui m'a dit « tu devrais aller voir X, il est médecin et il connaît la chanson ». J'y suis allé, et la première fois, il a plongé sa main dans un sac et il a ressorti des sortes de bonbons... ça ressemblait à des cacahuètes, il m'a dit « bon, on va te rééquilibrer, pour la circulation, etc., mais tu vas essayer ça en plus, je l'ai mis au point, tu verras, tu m'en diras des nouvelles ». Alors je l'ai pris comme il me l'avait dit et quand j'allais courir, faire du footing, je peux t'affirmer que je n'étais pas fatigué, j'aurais pu doubler la dose, je récupérais l'enfer. J'ai jamais su ce que c'était exactement mais de toute façon s'il me le donnait c'est que cela ne devait pas être dangereux. (20 ans) »

Nous pourrions ainsi multiplier les extraits d'entretiens, mais, ce qui est intéressant de souligner ici, c'est tout à la fois l'implication de certains entraîneurs ou médecins dans la prise de produits dopants alors qu'ils appartiennent à des

féderations qui, parfois, dénoncent officiellement le dopage, tout en ayant fermé les yeux très longtemps sur cette question, comme c'est le cas dans le cyclisme, mais aussi et singulièrement la confiance aveugle de nos sportifs en leurs entraîneurs et médecins. Question de statut? Envie de réussir qui annihile toute volonté ou toute méfiance à l'égard des produits proposés? Confiance aveugle face en ceux qui sont chargés de le préparer et donc normalement de le protéger? Nulle réponse à ces questions. Les noms (scientifiques ou commerciaux) des produits ne sont pas prononcés devant nous: reflet d'une pratique aveugle fonctionnant sur le principe de la pensée magique et reflet du pouvoir détenu par l'autorité sportive, médicale ou non (Pignarre, 1997)? Cette attitude se retrouve néanmoins dans les déclarations qu'avaient faites d'autres sportifs professionnels de haut niveau, comme Zinédine Zidane et Didier Deschamps, footballeurs français, qui dans l'affaire de dopage de la Juventus de Turin avaient affirmé: «les médecins nous avaient dits pour les piqûres que c'étaient des vitamines». Véritable leitmotiv depuis quarante ans où des «expressions codées, et réservées aux initiés (ici) du cyclisme professionnel, manifestent l'existence de valeurs et de règles de conduite spécifiques à une micro-culture constitutive d'une identité professionnelle» (Bouaoula et Wille, 2004, p. 99). En effet, cette attitude plus ou moins consciente relève d'un apprentissage des règles officieuses des pratiques sportives de haut niveau: la spontanéité n'est jamais de mise! D'où la difficulté d'obtenir des informations précises sur ce point lors d'entrevues en personne.

4.2.5. Du déni aux dénis de responsabilités

Mais le déni et la négation du dopage ne s'arrêtent pas là. Selon les enquêtés, le dégrèvement de responsabilité paraît infini: ils n'ont pas d'autre choix pour y arriver, c'est la faute des dirigeants des fédérations qui ne luttent pas assez contre le dopage, la logique de la performance amène à utiliser des produits, les temps de récupération ne sont pas assez longs et nombreux, les sponsors veulent des résultats et que «s'ils ne tiennent pas la seringue, ils les obligent en quelque sorte à le faire», qu'il en est de même pour les dirigeants, si les autres n'en avaient pas pris avant eux ils n'en auraient jamais pris, si d'autres ne leur avaient pas fait essayer des produits jamais ils n'auraient osé, etc. Quelques extraits d'entretiens permettent d'exemplifier nos propos:

En fait, les dirigeants, officiellement, ils sont contre mais cela fait trois ans que je suis au plus haut niveau, tout le monde se doute, pour ne pas dire tout le monde sait que je prends des produits, mais personne ne dit rien. À la fédé, tout le monde fait comme si. Je dirai en fait que le tout, c'est de ne pas se faire pincer. Après le reste, tant que tu ramènes des médailles, tout le monde ferme les yeux. (21 ans)

Attends, tu crois vraiment que les dirigeants ils sont dupes? Bien sûr que non! En fait, ils crient au loup d'un côté, ils dénoncent le dopage, car il faut bien faire plaisir au Ministère qui est branché là-dessus, et puis plus rien. Tiens, je te donne un exemple. Si tu voulais lutter vraiment contre cela, ils instaureraient

un suivi longitudinal! Dès que je suis entré dans une structure fédérale de haut niveau, on aurait dû me faire toutes les analyses possibles et imaginables et en fait... rien!!! Alors? (18 ans)

Les dirigeants sont pas dupes! Mais ce qu'ils veulent, c'est des résultats et ils savent très bien dans notre sport sans recourir au dopage ce n'est pas possible. Ils savent très bien que le dopage, c'est le passage obligé! (17 ans)

Comment tu veux faire à haut niveau? C'est simple, je m'entraîne deux fois par jour plus le physique, j'ai compétition environ 40 fois dans l'année, c'est pas toutes des compéts de très haut niveau mais bon je suis obligé de les faire, pour la fédé, pour mon club, pour les sponsors, etc. Tu penses vraiment qu'on peut tenir comme ça longtemps sans rien? (20 ans)

Brissoneau (2003a et 2003b) montre à ce sujet que la réalité physiologique par la fatigue est la justification première concernant le recours aux produits pharmacologiques, légaux ou illégaux. Ces arguments ne sont en fait rien d'autres que les techniques de neutralisation mises en évidence par Sykes et Matza (1957). «Déni compréhensible par la volonté d'avoir une image et une estime de soi pour soi et pour les autres la plus positive possible» (Bodin, 2003, p. 147). Cette attitude normalisée relève de la logique du «consommateur menacé¹⁰»: la toxicité du poison est soulignée, la responsabilité de l'entourage, mais pas celle du consommateur. Déni qui ne fait que rejeter sur l'autre, ou les autres, la faute sans jamais s'interroger en fait sur une question simple à laquelle ils sont incapables de répondre: «En vous préparant mieux physiquement et psychologiquement, en travaillant et en progressant techniquement ou tactiquement pensez-vous que vous en seriez au même résultat?» Très surprenant, quel que soit le sport en question, tous parlent de leur activité d'une manière «physique» ou «énergétique», aucun ne l'envisage sous l'angle de la tactique et de la technique.

Je ne sais pas si tu as fait du sport mais à haut niveau, quel que soit le sport que tu pratiques, bon, il faut te dire que... si tu veux gagner... t'es à la limite de l'épuisement, constamment, tu vas au bout de tes limites physiques, morales et, bon, il faut le dire, le dopage, il est là aussi pour t'aider à être moins fatigué, à fatiguer moins vite, à récupérer plus vite (19 ans)

Ce dernier extrait n'est cependant pas seulement une justification ou un déni de responsabilité: l'ambiguïté dans laquelle les sports et les sportifs évoluent surgit. Pour un certain nombre de sports, la professionnalisation de l'activité, l'introduction d'une stricte logique économique, la massification du spectacle sportif ont engendré une transformation de l'activité elle-même au détriment des temps de repos et de récupération (Robène, 2005). Dans le cyclisme par exemple, les athlètes doivent être performants plus souvent, plus longtemps, participer parfois à des compétitions alors qu'ils sont blessés et devraient s'arrêter pour se soigner (Faure, 1998). Tous parlent et dénoncent la fatigue et la douleur qui obligent à prendre des produits illicites pour pouvoir se dépasser. Certes, la performance doit être considérée comme «un pacte symbolique avec la douleur [...] Le prix à payer est peu de choses au regard de la volonté de notoriété, la quête de l'exploit ou simplement la construction de l'estime de soi» (Le Breton, 2003, p. 87). Mais

eux refusent cette douleur et n'hésitent pas, pour accéder à la notoriété, à tricher fragilisant leur estime de soi. N'y a-t'il pas là, tout à la fois, un défaut du système sportif qui multiplie les compétitions pour favoriser la spectacularisation des sports dans une logique de développement économique et un déficit d'analyse du sport de la part de ces jeunes athlètes mais également des éducateurs qui les ont formés ou qui les encadrent actuellement? Carence qui crée un terreau propice à l'adoption de comportements dépendants (de tiers, de produits illicites, etc.). Prenons l'exemple du tennis de table, sport peu connu pour le dopage et moins associé dans l'imaginaire collectif que d'autres aux sports «énergétiques», l'accent est mis, en France, pour la formation des jeunes essentiellement sur le volume d'entraînement (minimum quinze heures d'entraînement par semaine pour un jeune de 12/14 ans, et ce, cinquante semaines par an) sur le nombre de compétitions auquel il faut participer pour envisager atteindre le haut niveau, etc. N'existe-t-il pas dans ce sport, comme dans quelques autres, d'autres manières d'aborder la performance? La performance n'est pas seulement physique, elle est aussi psychique, elle est également jeu et roublardise, habileté et analyse, clairvoyance et audace. Un autre programme «éducatif» favoriserait peut-être une approche différente de ce sport, voire de tous les sports, équilibrant de manière certaine performance physique et technico-tactique. Cette alternative à la «performance productiviste» éloignerait ainsi la nécessité de recourir au dopage. À cet égard, les athlètes blessés ont souvent montré qu'ils étaient capables de revenir après coup, mais de manière souvent différente, au même niveau. Le recul pris par rapport à leur activité, l'analyse de celle-ci lors d'une interruption forcée les amenant à reconsidérer leur manière de gérer tout à la fois leur carrière et leurs efforts.

Cette alternative éducative n'est pas révolutionnaire en soi. Elle prolonge plus qu'elle ne bouleverse des processus séculiers soulignés à travers les sports ou non. L'autosurveillance accrue de soi, de sa propre santé (Druhle, 1996, p. 359), l'auto-contrôle de ses faits et gestes, mais aussi de ses pensées constituent des moteurs de tout processus de civilisation (Elias, 1973; Élias et Dunning, 1986). Ce dernier participe de la dynamique sportive et corporelle (Mignon, texte scanné; Héas *et al.*, 2003). Au point qu'il est d'ores et déjà envisagé comme élément fondamental d'un «management participatif» (Ehrenberg, 1999, p. 142) de soi et des autres. Après «l'opacité» du recours massif au dopage et «l'exigence sanitaire» contemporaine (Vigarello, 1999, p. 84), ne sommes-nous pas entrés dans une ère de transparence sanitaire permanente, transfuge des contrôles institutionnels et nouvelle donne de la civilisation des mœurs sportives actuelle? La difficulté provient du dépassement de la «sainte trinité: l'opinion, le juge et les médias [prompte à mettre] au pilori des dopeurs et des dopés» (Vigarello¹¹, 1999, p. 90), par des instances supra nationales efficaces et respectées de tous les acteurs sportifs ou non. Ce dépassement exige la restauration d'une autorité institutionnelle transnationale indépendante à la fois du marché sportif et des intérêts nationaux en même temps qu'il dynamise une mobilisation collective de tous. Alliant à la privatisation des exigences de

ce marché sportif, une «prévention responsable de chacun et de tous (qui) tend à devenir le nouvel espace de solidarité collective» (Druhle, 1996, p. 359). Quoi qu'il en soit, l'usage de drogues, dans la société civile comme dans le sport, pose un problème de santé publique que la simple législation ne peut suffire à résoudre (Faugeron et Kokoreff, 2002). Nouvelle donne normative et axiologique, responsable et citoyenne, explicitement axée sur le respect de l'intégrité et de la dignité des sportifs (Bodin, Robène et Héas, 2004).

5. Quel avenir pour le sport ?

Le sport reste sans doute à repenser par les dirigeants et les éducateurs, dans sa pratique comme dans sa gestion, pour autant qu'existe une réelle volonté de lutter contre le dopage. Ce qui reste encore à prouver. Le pouvoir sportif tend en effet chaque jour davantage à considérer le sport comme un espace de non-droit ou plutôt comme un espace de «droit réservé» doté d'une sorte d'extraterritorialité juridique. «Les faux passeports du football, les arrangements dans le cas de certains faits hooligans ou le dopage le montrent. L'indignation des sportifs lors des perquisitions au tour de France 2000 ou au tour d'Italie 2001 sont édifiantes au regard des produits interdits retrouvés» (Bodin et Héas, 2002, p. 207).

Le silence des dirigeants sportifs sur le sujet est atterrant. Mais ne tient-il pas au fait – conflictuel en soi – que le sportif est à la fois reconnu comme une figure noble, nouveau héros des temps modernes porteur, *a priori*, de valeurs morales et éducatives héritées *mutatis mutandis* de l'esprit coubertinien, et comme le nouveau héraut médiatique et consommatoire, apparaissant comme un vecteur économique qu'il s'agit de «protéger» pour continuer à vendre ! Si le dopage se conjugue avec victoires et records : «comment ignorer que les sponsors des équipes cyclistes, mais c'est tout aussi vrai dans d'autres sports qui drainent beaucoup d'argent, cherchent un retour sur investissement en terme de retombées médiatiques, d'amélioration de l'image de marque et de conquêtes de parts de marché ? C'est d'une politique de marketing dont il est question et non de sport même si certains sponsors aiment réellement le sport.» (Bodin et Debarbieux, 2001, p. 21). Certes, ce ne sont ni les sponsors ni les dirigeants qui tiennent la seringue, pas plus qu'ils ne donnent l'ordre de «piquer» les athlètes. Tout au moins peut-on l'espérer. Cependant, c'est bien un même désir de réussite qui est véhiculé, «transmis» aux athlètes par l'intermédiaire des «médecins et soigneurs». Ce désir de réussite qui transpire par tous les pores du système n'est pas seulement celui des sportifs. C'est également celui des dirigeants qui n'existent, n'évoluent ou n'acquièrent de la visibilité, qu'à travers les performances de leurs athlètes, ne pouvant être élus ou reconnus dans les instances internationales que grâce aux résultats de leurs «poulains». De plus, le sport pose bien souvent à la société le problème particulier du rapport à la norme qui, rappelons-le, pour être acceptable et acceptée doit pouvoir être contournée ou détournée. Si la norme sociale est un repère donné aux individus, si elle s'applique

à eux : très souvent cependant, et pour des raisons diverses (surcharge des tribunaux, évolution des modes de pensée de la société dans certains secteurs, libération des mœurs, etc.), des écarts sont tolérés. Il en était ainsi de la vitesse en voiture il n'y a pas si longtemps encore, il en est ainsi aujourd'hui de la possession de cannabis pour son usage personnel mais également du dopage dans le sport, connu, et jusqu'à une époque récente, très peu condamné. Ainsi, la société accepte du sport, et de ses héros, des faits parfois pénalisables ou pénalisants par ailleurs (Duret et Bodin, 2003).

S'il semble nécessaire de repenser le sport dans des perspectives éducatives ou de projet d'accomplissement personnel, il faut peut-être malgré tout accepter l'idée que la triche reste une stratégie très humaine. Un principe qui traverse l'espace social et recoupe bien d'autres domaines d'activités que les pratiques sportives à partir du moment où se superposent concurrence, performance et... profits matériels et symboliques. Les enjeux économiques et la dynamique néolibérale du sport contemporain, sans l'y réduire, constituent à n'en pas douter un cadre propice à l'expansion de ce processus qui engendre les solutions de traverse que l'on connaît ou croit connaître. Dans le sport professionnel, les sponsors qui investissent ne le font pas par philanthropie, pas plus qu'ils ne peuvent le faire indéfiniment à fonds perdus. L'entreprise ne peut être associée en permanence à l'échec et il y a une obligation de retour sur investissement qui, si elle n'est pas obligatoirement économique, l'est au moins en termes d'image de marque. La boucle est ainsi bouclée.

Au bout du compte, cependant, c'est bien le sportif qui reste soumis à cette pression dont il est également l'acteur plus ou moins consentant et finalement la victime. Phénomène accentué par le sentiment fort d'une inégalité ou d'une injustice patente (les autres le font...) que le dopage généralisé participerait à réduire. Comme nous l'avons montré par ailleurs :

Pris au milieu du gué, le sportif est aujourd'hui un petit peu comme le personnage de la *Reine Rouge* dans le roman de Lewis Carroll (1961), obligé de courir pour se maintenir sur place dans un paysage sans cesse en mouvement. Ce paysage sportif fuyant auquel est confronté l'athlète est celui que composent de redoutables techniques de dopage en constante « amélioration ». C'est également celui de la hausse du niveau des épreuves, des records à battre, induite par ce système d'inflation artificiellement dopé. C'est enfin la pression des attendus du marché qui, sur le mode du rendement et de l'efficacité, invitent de plus en plus à confondre compétition et compétitivité. (Robène, 2005)

Ne faut-il pas dès lors accepter l'idée d'un sport à deux vitesses ? Ne convient-il pas d'admettre l'idée que le sport professionnel, eu égard aux enjeux et aux pouvoirs extra-sportifs, ne puisse plus suivre « tout à fait la même logique que le sport amateur et qu'il vaut peut-être mieux que le dopage soit avéré et contrôlé que dissimulé et sans réel suivi médical ? » (Bodin et Héas, 2002, p. 208) ; ne faut-il pas surtout porter les efforts en matière de lutte contre le dopage sur le sport amateur, les jeunes et le suivi longitudinal ?

La première réponse pourrait consister à rappeler que la norme n'est que le reflet du modèle dominant, qui, pour être imposée par tous, n'est pas obligatoirement acceptée de tous. L'interdit et la transgression demeurent de puissants stimulants. Le sportif « hors norme » bénéficie, plus que d'autres peut-être, au titre de cet héroïsme particulier qui le caractérise (Duret, 1993) du soutien de ceux qui refusent, ou du moins ne partagent pas, les valeurs dominantes. L'exemple du dopage en est le reflet le plus évident. Mais cela ne suffit pas à expliquer pourquoi un simple spectateur, non sportif lui-même, semble plus tolérant à l'égard du sport et des sportifs que d'autres individus ? Pourquoi la société ne condamne pas, au sens strict du terme, davantage les comportements hors normes de nos sportifs ? Soyons juste cependant : les formes de dopage plus ou moins déguisées qui atteignent plus largement le monde du spectacle, ou celui des affaires, ne semblent pas mobiliser davantage l'opinion publique. Et pourtant, pourrait-on nier les ravages causées par les produits « dopants » ingérés par ces différents acteurs lorsque par exemple l'un des groupes phares de la scène new-yorkaise, *The Ramones*, voit les trois quarts de ses membres disparaître avant l'âge de 50 ans ? Certes l'image du musicien ne se superpose pas à celle du sportif bien que la performance soit pour partie au moins au principe de leurs activités et quoique le succès participe, de manière quasi identique, à la surmédiatisation des individualités ainsi qu'à une forme commune de déification (la « starification ») : cette « mise en éternité » qui se conjugue avec l'abîme qu'il faut accepter de côtoyer au risque d'y plonger.

Force est de constater que le sport, grand pourvoyeur de valeurs dans l'esprit du plus grand nombre, est devenu aujourd'hui un véritable phénomène social, que ce soit au regard du nombre de pratiquants, de son importance croissante au sein même de la sphère des loisirs, de sa mise en spectacle, de sa reconnaissance en tant que phénomène culturel et de son assimilation à l'idéal démocratique selon lequel « n'importe qui peut devenir quelqu'un ». Si les normes sociales sont ainsi impunément très souvent transgressées, c'est peut-être, comme l'affirme [Becker \(1963\)](#), parce que les groupes sociaux trouvent avantage à fermer les yeux. Le sport est donc tout à la fois un espace normatif (apprentissage de règles communes, « contrôle des émotions »), normalisé (règlements, entraînements, compétitions, etc.) et hors normes qui accepte, intègre, voire promeut en son sein des normes distinctes ou condamnées par la société.

NOTES

1. « Un “ non ” aux drogues reviendrait à bouleverser radicalement la vie dans les sociétés occidentales modernes » (notre traduction).
2. Nous pouvons prendre l'exemple des simples pastilles Pulmoll® pour soigner les maux de gorge mais qui permettent aussi une meilleure ventilation pulmonaire.

3. Liste que l'on peut obtenir à l'adresse suivante : http://www.wada-ama.org/fr/dynamic.ch2?pageCategory_id=47.
4. «Si vous pouviez prendre une pilule (un produit dopant) qui vous garantirait la victoire dans chaque compétition dans les cinq années à venir sans jamais être contrôlé positif mais qui causerait votre mort, la prendriez-vous?».
5. Ancien joueur de football des Girondins de Bordeaux dans les années 1940-1950.
6. 7,61 euros bruts (soit 11,5561\$CAN), avant déduction des cotisations sociales, par heure, soit 1154,21 euros bruts par mois (1752,45\$CAN). Source: INSEE-France (Institut national de la statistique et des études économiques): <http://www.insee.fr/fr/indicateur/smic.htm>.
7. «L'argent n'est peut-être pas à l'origine de tout mal, mais sa capacité à introduire la corruption devient manifeste.»
8. Comme l'ont montré entre autres Riordan (1991), Voy et Deeter (1991) ou encore Todd (1987), l'utilisation de produits dopants a été, à partir des années 1950, conçue comme un processus de rationalisation de l'effort et d'utilisation de la victoire en sport dans un but de valorisation d'un système que ce soit en Allemagne de l'Est, en URSS ou aux États-Unis.
9. L'INSEP est un centre sportif, relevant en France du ministère de la Jeunesse, des Sports et de la Vie associative, qui a pour mission essentielle l'entraînement et le suivi médical de la plupart des athlètes français (<https://extra.campus-insep.com/>). Certains sports, comme le football, disposent de leurs propre] infrastructures fédérales ou de clubs (Centres de formations).
10. Billemand, 1990, cité par Druhle, 1996, p. 171.
11. Reprenant l'expression «sainte trinité» de Minc (1998).

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, R. (1966). «Introduction à l'analyse structurale du récit», *Communications*, 8, p. 1-27.
- BARTHES, R. (1981). *L'analyse structurale du récit*. Paris: Seuil.
- BECK, U. (1999). *World risk society*. Cambridge: Polity Press.
- BECKER, H-S. (1963). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris: Métailié, traduction 1985.
- BECKER, H-S. (1986). «Biographie et mosaïque scientifique», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, p. 105-110.
- BETTE, K.H. et SCHIMANK, U. (1995). *Doping im Hochleistungssport*. Frankfurt: Suhrkamp.
- BLOOR, M., MONAGHAN, L., DOBASH, R., et DOBASCH, R. E. (1997). The body as a chemistry experiment: Steroid use among South Wales bodybuilders. Dans S. Nettleton et J. Watson (dir.), *The body in everyday life*. London: Routledge, p. 197-214.
- BODIN, D. (2003). *Le hooliganisme*. Paris: Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je?».

- BODIN, D. et DEBARBIEUX, E. (2001). Le sport, l'exclusion, la violence. Dans D. Bodin (dir.), *Sports et violences*. Paris: Chiron, p. 13-34.
- BODIN, D. et HÉAS, S. (2002). *Introduction à la sociologie des sports*. Paris: Chiron.
- BODIN, D., ROBÈNE, L. et HÉAS, S. (2004). *Sports et violences en Europe*. Strasbourg: Éditions du Conseil de l'Europe. (Traduit en anglais en mai 2005.)
- BOUAOULA, M. et WILLE, F. (2004). Une approche systémique de la médiatisation des acteurs du dopage. Le cas du Tour de France cycliste. Dans J.F. Diana et V. Meyer (dir.), *Dire le dopage: les enjeux sociologiques et médiatiques, Questions de communication*, série actes 1, p. 97-108.
- BOUDON, R. (1991). La « mesure statistique »: un contrepois à l'idéologie, *Les cahiers de la sécurité intérieure*, 4, p. 7-9.
- BRISSONEAU, C. (2003a). *Entrepreneurs de morale et carrières de déviants dans le dopage sportif*. Thèse de l'Université de Paris X Nanterre.
- BRISSONEAU, C. (2003b). La tentation du dopage entre envie et culpabilité. Dans P. Duret et al. (dir.), *Le sport en questions. Un espace hors normes de construction des normes sociales*. Paris: Chiron, p. 68-79.
- BROHM, J.-M. (1987). « La iatrogénèse sportive. Contre productivité et effets pathogènes de la compétition sportive intensive ». *Quel corps*, 48, p. 19-50.
- BROHM, J.-M. (1993). *Les meutes sportives. Critique de la domination*. Paris: L'Harmattan.
- BROHM, J.-M. (1992). *Sociologie politique du sport*. Nancy: Presses universitaires de Nancy.
- CARROLL, L. (1961). *Ce qu'Alice trouva de l'autre côté du miroir*. Paris: Ed. J.-J. Pauvert.
- CHAMALIDIS, M. (2000). *Splendeurs et misères des champions*. Montréal: VLB Éditeur.
- CHOQUET, M. (2002). La consommation de stéroïdes anabolisants, une réalité parmi les jeunes scolarisés? Dans P. Aeberhard, *Bilan d'étape de la commission Activités physiques et sportives, santé publique, prévention des conduites dopantes*. Rapport au ministère des Sports français.
- COAKLEY, J. (1998). Deviance in sports: Is it out of control? *Sport in society. Issues and controverses* (6e éd). New York: Mc Graw Hill, p. 35-47.
- DE MONDENARD, J-P. (2000). *Dopage. L'imposture des performances. Mensonges et vérités sur l'école de la triche*. Paris: Chiron.
- DEMAZIÈRE, D. et DUBAR, C. (1997). *Analyser les entretiens biographiques*. Paris, Nathan.
- DRUHLE, M. (1996). *Santé et société; le façonnement sociétal de la santé*. Paris: Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui ».
- DUBIN, C. (1990). *Commission of inquiry into the use of drugs and banned practices intended to increase athletic performance*. Ottawa: Report at the Ministry of Supply and Services Canada.
- DUPREZ, D. et KOKOREFF, M. (2000). *Les mondes de la drogue. Usages et trafics dans les quartiers*. Paris: Odile Jacob, coll. « Histoire ».
- DURANT, R., RICKERT, V., ASHWORTH, C., NEWMAN, C. et SLAVENS, G. (1993). Use of multiple drugs among adolescent who use anabolic steroids, *New England Journal of Medicine*, 13, p. 922-926.

- DURET, P. (2003). Du héros magnifié au héros médiatisé. In P. Duret *et al.* (dir.), *Le sport en questions*. Paris: Chiron, p. 80-87.
- DURET, P. (1993). *L'héroïsme sportif*. Paris: Presses universitaires de France.
- DURET, P. et BODIN, D. (dir.) (2003). *Le sport en questions*. Paris: Chiron.
- EHRENBERG, A. (1999). Du dépassement de soi à l'effondrement psychique. Les nouvelles frontières de la drogue. *Esprit*, 249, p. 134-146.
- EHRENBERG, A. (1991). *La culte de la performance*. Paris: Calmann-Lévy.
- EHRENBERG, A. (1986). La rage de paraître. *Autrement*, 80, p. 148-157.
- ELIAS, N. (1973). *La civilisation des mœurs*. Paris: Calmann-Lévy.
- ELIAS, N. et DUNNING, E. (1986). *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris: Fayard, traduction 1994.
- FAUGERON, C. et KOKOREFF, M. (dir.) (2002). *Sociétés avec drogues: enjeux et limites*. Ramonville-Saint-Agne: Erès.
- FAURE, J-M. (1998). Une affaire banale. Dans *Dopage et pratique sportive. Expertise collective*. Paris: CNRS, p. 13-19.
- GALLAND, O. (1998). «Les valeurs de la jeunesse». *Sciences humaines*, 79, p. 26-29.
- GOLDMAN, B., BUSH, P., et KLATZ, R. (1984). *Death in the locker room: Steroids & sports*. South Bend, IN: Icarus Press.
- GREIMAS, A.J. (1970). *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris: Seuil.
- GREIMAS, A.J. (1966). *Sémantique structurale*. Paris: Larousse.
- HÉAS, S. (à paraître). Sports (et corps). Dans M. Marzano (dir.), *Encyclopédie du corps*. Paris: Presses universitaires de France, coll. «Quadrige», septembre 2005.
- HÉAS, S., BODIN, D., EL ALI, M. et RÉGNIER, P. (2003). Les autocontraintes aujourd'hui: essai d'application à la relaxation, aux arts martiaux et au marathon. dans Y. Bonny, *et al.* (dir.), *Norbert Elias et la théorie de la civilisation: lectures et critiques*. Rennes: Presses universitaires de Rennes, p. 229-248.
- JAMES, J. (2000). The money game. *Time*, 5/6/2000, p. 50-55.
- JEU, B. (1987). *Analyse du sport*. Paris: Presses universitaires de France.
- JEU, B. (1977). *Le sport, l'émotion, l'espace*. Paris: Vigot.
- KONIG, E. (1995). Criticism of doping: The nihilistic side of technological sport and the antiquated view of sport ethics. *International Review for Sociology of Sport*, 34(3/4), p. 247-261.
- LAURE, P. (dir.). (2000a). *Dopage et société*. Paris: Ellipses.
- LAURE, P. (2000b). Du concept de conduite dopante. Dans F. Siri (dir.), *La fièvre du dopage*. Paris: Autrement, coll. «Mutations».
- LAURE, P. (1995). *Le dopage*. Paris: Presses universitaires de France.
- LAURE, P., LECERF, T., FRISER, A., et BINSINGER, C. (2004). «Drugs, recreational drug use and attitudes towards doping of high school athletes», *International Journal of Sport Medicine*, 25(2), p. 133-140.
- LE BRETON, D. (2003). La douleur et la mort ou l'affrontement aux limites. Dans P. Duret *et al.* (dir.), *Le sport en questions*. Paris: Chiron, p. 118-127.
- LE BRETON, D. (2001). La fureur de conduire. *Le Nouvel Observateur*, HS 104, p. 48-52.
- LE BRETON, D. (1991). *Passion du risque*. Paris: Métailié, édition 2000.
- LINTON, R. (1936). *De l'homme*. Paris: Éditions de Minuit, traduction 1968.

- LÜSCHEN, G. (2000). Doping in sport as deviant behaviour. Dans J. Coackley, *et al.* (dir.), *Handbook of sport studies*. Londres : Sage, p. 461-476.
- MARSHALL, C. et ROSSMAN, G.B. (1989). *Designing qualitative research* (2^e éd. 1998). Beverly Hills (CA) : Sage.
- MARTINEZ, D.. (2004.). Écoute dopage. Un numéro vert où parler devient possible. Dans J.F. Diana, et V. Meyer (dir.), *Dire le dopage : les enjeux sociologiques et médiatiques, Questions de communication*, série actes 1, p. 109-122.
- MIGNON, P. (2002). Le dopage : état des lieux sociologique, *Document du CESAMES (Centre de recherche psychotropes santé mentale société)*. Université René Descartes, Paris 5, n° 10.
- MIGNON, P. (2004). Éléments d'une histoire? Dans J. F. Diana et V. Meyer (dir.), *Dire le dopage : les enjeux sociologiques et médiatiques, Questions de communication*, série actes 1, p. 13-20.
- MINC, A. (1998). *Au nom de la loi*. Paris : Gallimard.
- MIRKIN, G. et HOFFMAN, M. (1981). *La médecine sportive. Prévention, entraînement, alimentation, soins*. Montréal : Éditions de l'Homme.
- MOHLER-KUO, M., LEE, J.E. et WESCHLER, H. (2003). Trends in marijuana and other illicit drug use among college students: result from 4 Harvard School of Public Health College Alcohol Study Surveys (1993-2001), *Journal of American College Health*, 52(1), p. 17-24.
- MONAGHAN, L. (1999). Challenging medicine? Bodybuilding, drugs and risk. *Sociology of Health and Illness*, 21(6), p. 707-734.
- MORIN, E. (1984). *Sociologie*. Paris : Fayard, édition 1994.
- OGIEN, A. (1995). *Sociologie de la déviance*. Paris : Armand Colin.
- PIGNARRE, P. (1997). *Qu'est-ce qu'un médicament?* Paris : La Découverte.
- POCIELLO, C. (1995). *Les cultures sportives*. Paris : Presses universitaires de France.
- POCIELLO, C. (1981). *Sports et société, approche socioculturelle des pratiques*. Paris : Vigot.
- RIORDAN, J. (1991). *Sport, politics and communism*. Manchester : Manchester University Press.
- ROBÈNE, L. (2005). La marchandisation des techniques sportives. Dans L. Robène *et al.* (dir.), *L'homme en mouvement. Histoire et anthropologie des techniques sportives*, Chapitre «Techniques et éthiques». Paris : Chiron. Sous presse.
- SYKES, G. et MATZA, D. (1957). Techniques of neutralization: A theory of delinquency, *American Sociological Review*, 22, p. 667-670.
- TODD, T. (1987). Anabolic steroïds: the gremlins of sports, *Journal of Sport History*, 14, p. 87-107.
- VIGARELLO, G. (2000). *Passion sport*. Paris : Textuel.
- VIGARELLO, G. (1999). Le sport dopé. Dans J.F. Diana, et V. Meyer (dir.), *Dire le dopage : les enjeux sociologiques et médiatiques. Questions de communication*, série actes 1, p. 75-91.
- VOY, R. et DEETER, K.D. (1991). *Drugs, sport and politics*, Champaign, IL, Leisure Press.
- WADDINGTON, I. (2000). *Sport, health and drugs. A sociological perspective*. Londres : E & FN Spon.

Dominique BODIN, Stéphane HÉAS, Luc ROBÈNE et Anne-Sophie SAYEUX
*Le dopage entre désir d'éternité et contraintes sociales:
Le cas (particulier?) de jeunes athlètes de haut niveau français*

RÉSUMÉ

L'actualité nous rappelle l'omniprésence du dopage dans le sport de haut niveau, faisant fi, ou négligeant, que nombre de pratiquants « ordinaires » y ont recours également. Le sport de haut niveau glorifie les vainqueurs qui deviennent, parfois, des stars hyper-médiatisées. Le sportif préfère peut-être « le risque de la mort réelle, s'adonnant au dopage, à celui d'une mort symbolique, celle de la défaite » (Jeu, 1987). La question est de savoir si le dopage, quels que soient sa forme ou les produits utilisés, s'intègre dans une sous-culture déviante. Nous tentons de répondre à cette question en analysant le désir d'éternité des sportifs et les contraintes sociales et en tentant de comprendre les processus sociaux qui amènent un athlète à consommer des produits interdits.

Dominique BODIN, Stéphane HÉAS, Luc ROBÈNE and Anne-Sophie SAYEUX
*Doping: Caught between the Desire for Glory and Social Constraints. The
(Particular?) Case of Young High-Performance French Athletes*

ABSTRACT

We are reminded every day of the ubiquitous presence of doping in high-level sports, but no one seems to care or even to notice the number of “ordinary” athletes who also take drugs. High-level sport glorifies the winners, who sometimes become hypermediatized stars. It is even possible that the athlete will prefer “the danger of actual death, through taking drugs, to symbolic death, i.e. defeat.” (Jeu, 1987). The question we are asking is whether doping, whatever its form, whatever the nature of the products used, is part of a deviant subculture. We will try to answer this question by analyzing the athlete's desire for glory and the social constraints that intervene, and by attempting to understand the social processes that lead an athlete to consume prohibited substances.

Dominique BODIN, Stéphane HÉAS, Luc ROBÈNE y Anne-Sophie SAYEUX
*El dopaje entre el deseo de eternidad y las restricciones sociales:
El caso (¿particular?) de los jóvenes atletas de alto nivel franceses.*

RESUMEN

La actualidad nos recuerda la omnipresencia del dopaje en los deportes de alto nivel, haciendo caso omiso, o despreciando, que gran cantidad de practicantes “ordinarios” tienen recurso de la misma manera. El deporte de alto nivel glorifica los vencedores que se convierten a veces en estrellas súper mediatizadas. El deportista prefiere tal vez “el riesgo de la muerte real, entregándose al dopaje, en vez de entregarse a la muerte simbólica de la derrota” (Jeu, 1987). La cuestión es de saber si el dopaje, no importa su forma o el producto utilizado, se integra en una subcultura desviada. Nosotros ensayamos de responder a este sujeto analizando el deseo de eternidad de los deportistas y las restricciones sociales y tratando de comprender los procesos sociales que llevan a un atleta a consumir productos ilegales.
